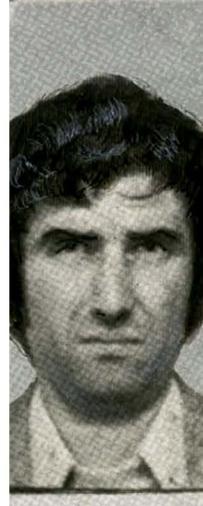
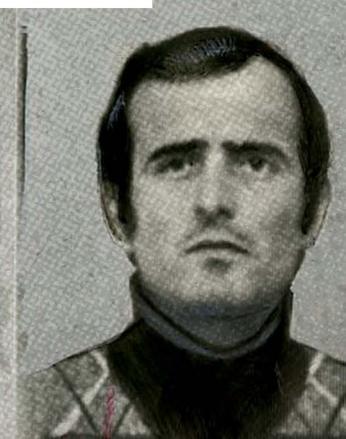
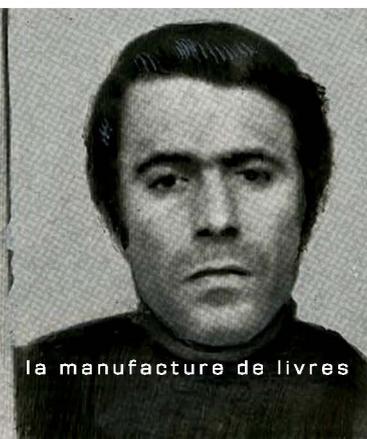
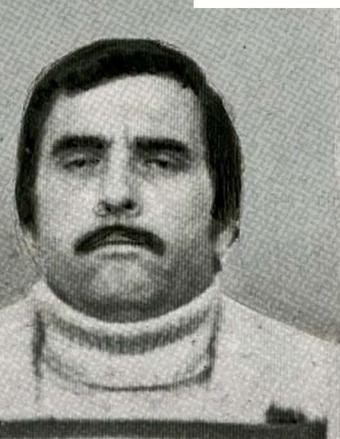




L'histoire vraie du gang des Lyonnais



RICHARD SCHITTLY



la manufacture de livres

L'histoire vraie
du gang des Lyonnais

Richard Schittly

L'histoire vraie
du gang
des Lyonnais

LA MANUFACTURE DE LIVRES
la manufacture de livres

Si vous souhaitez recevoir notre catalogue
et être tenu informé de nos publications,
envoyez vos coordonnées en citant ce livre à :

La Manufacture de livres, 101 rue de Sèvres, 75006 Paris
ou
contact@lamanufacturedelivres.com

ISBN 978-2-35887-674-2
(ISBN 978-2-35887-026-9, 1^{re} publication)

www.lamanufacturedelivres.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Avant-propos

L'histoire vraie du gang des Lyonnais relate la trajectoire express d'un groupe de braqueurs aux méthodes inédites, autant qu'un tournant historique pour la police judiciaire, le temps de quelques années, après 1968. Cette histoire française raconte aussi les destins entremêlés de flics et de voyous, sur fond de Trente glorieuses et d'après-guerre d'Algérie, avant le premier choc pétrolier et l'ère VGE. Dans le reportage au long cours qui, de recueils de témoignages en découvertes d'archives m'a conduit à l'écriture de ce livre, deux moments emblématiques demeurent dans ma mémoire.

Au printemps 2008, à Décines, une rencontre avec tous ceux du gang des Lyonnais qui ont traversé le temps et les épreuves du feu. C'est une fin d'après-midi, nous sommes attendus sur une grande terrasse, surplombant le lac du Grand Large, au nord de Lyon. Dans la lumière oblique et dorée, les anciens gangsters se retournent vers nous, les

regards sont de braise. Un seau de champagne est posé au milieu de la grande table. Je suis en compagnie d'Olivier Marchal qui prépare alors son film *Les Lyonnais*. La conversation a duré. Elle s'est prolongée plus tard encore, dans le camp des Gitans du Marais où, à notre arrivée, les enfants ont fait une haie d'honneur à Edmond Vidal, chef du gang, jusqu'à la caravane de son frère aîné.

Un peu plus tard, c'est auprès du préfet Pierre Richard que je poursuis mes recherches. Chez l'ancien commissaire, l'interview dure plusieurs heures. Une bouteille de whisky est posée sur le guéridon en marbre. Dans son salon cossu, le Breton au caractère trempé se souvient des moindres détails de l'enquête, jusqu'aux numéros de plaque minéralogique de la BMW du leader du gang ! De sa fenêtre, on peut contempler le Rhône large et tranquille, en direction des banlieues lyonnaises. Le cours du fleuve semble relier paisiblement les protagonistes, quarante ans après...

J'ai ainsi constitué un récit alternatif, en passant d'un monde à l'autre, en toute liberté. Revu avec quelques corrections, presque dix ans plus tard, le texte reparaît aujourd'hui grâce à l'éditeur Pierre Fourniaud, que je remercie. En reprenant ce livre, il m'est apparu encore plus nettement que l'épopée du gang des Lyonnais, autant pour les faits historiques que pour les hommes concernés, reste unique dans l'histoire du banditisme.

R.S. Lyon, décembre 2020.

1

Le milliard

Momon et le Docteur sont passés par le toit/Un milliard en cinq minutes/Les enquêteurs sont intrigués par un sachet de Treetts/Retour en apesanteur dans une citerne/Aux dernières nouvelles, ils sont huit dans ce hold-up irrésolu.

- Tu vois la lucarne ?
- C'est haut.
- On peut passer par le toit.
- T'as raison, on peut essayer.
- T'as compris, à l'intérieur on va se payer une petite balade, incognito.

Le Docteur a la science de la cambriole. Il n'a pas son pareil pour flairer le bon coup à des kilomètres à la ronde.

Voilà plus d'un an qu'ils repèrent les lieux. Qu'ils rôdent à tour de rôle autour de la poste centrale de Strasbourg. Ils ont tout noté, chronométré. L'arrivée des postiers par

la cour intérieure. Le passage des sacs. Le départ des policiers. Le plan de la ville, les points de relais. La cavale aussi. Le long chemin du retour par des voies indétectables. Un an de boulot. Ce coup-là doit réussir. Ne rien laisser au hasard.

Momon le jeune Gitan n'a même pas peur. Depuis le temps qu'il s'est forgé un caractère à toute épreuve dans les faubourgs lyonnais. Depuis le temps que le gang des Lyonnais place la barre toujours plus haut. Avec le Docteur, c'est la confiance totale. Alors oui, cette petite lucarne est une rudement bonne idée. Ils s'équipent de cordages. Ils reviennent dans une des cours intérieures, à la nuit tombée. Les deux hommes grimpent sur le toit glissant de la grande poste. Les voilà au sommet. Mélodie en toiture. Momon descend en rappel. Il franchit la lucarne, entre, ouvre une porte de service. Les deux explorateurs sont dans la bergerie. Un dédale de bureaux, de couloirs. Ils mémorisent les lieux avec une précision de géographes. Au premier étage, voici la chambre forte, le Graal. Celle-là, pas la peine de l'attaquer au chalumeau. Le temps des ancêtres est révolu. Il y a mieux, plus rapide, plus rentable. Intercepter la cargaison de fric avant que la porte ne se referme. La visite continue. Plus loin, un escalier tombe sur une porte condamnée. On entend la rumeur de la ville, juste derrière.

– T'y crois, toi ? La porte donne directement dehors !

– C'est par là qu'il faut sortir, on va changer la serrure, c'est du gâteau.

– C'est trop simple.

– Pourquoi faire compliqué ?

En inspectant clandestinement les lieux, le Docteur

et Momon ont trouvé la solution ¹. Le truc qui manquait. Le petit détail qui fait toute la différence. Il suffisait d'ouvrir les yeux. Une fois le pactole braqué, la porte de sortie est tout indiquée. Il ne reste plus qu'à convaincre Gros Jeannot. Avec sa façon de refaire la guerre d'Algérie, il était prêt à faire péter de l'explosif dans la rue pour faire diversion. Là, franchement, c'est la méthode douce, efficacité assurée, risques limités. Réunion, discussions, conciliabules dans la planque fournie en ville par le grand patron. Le groupe finit par se ranger à la trouvaille du duo d'alpinistes. Bon, il reste à changer la serrure, discrètement. Ça, ce n'est pas un problème pour le Docteur. Un petit casse dans une serrurerie du coin, sans laisser de traces sur le registre du magasin. Ne rien laisser au hasard. Retour sur les lieux. La serrure est en place. Il faudra la vérifier. Tout est noté, pensé. Un an de boulot. Maintenant, il faut compter les effectifs. Le parrain s'impatiente. C'est lui qui a évoqué le coup pour la première fois, dans sa villa des monts d'Or. Avec ses grands airs de conspirateur, cul et chemise avec les politiciens. La scène tenait du Coppola. Lui en maître de cérémonie, au bout de la grande table, la parole définitive. Autour, ses fidèles lieutenants, aux mines burinées de mercenaires. Et les nouvelles recrues, dans leurs petits souliers. Il a insisté sur la date. Le 30 juin. C'est la fin du mois, la fin du semestre. C'est le jour des rentes et des allocations, versées en liquide. Ce jour J, la poste est blindée pour arroser tous les bureaux de la région. Gros Jeannot

1. Ils ont découvert la porte dérobée qui peut permettre de prendre la fuite rapidement, en évitant une confrontation inutile avec les gardiens ou policiers.

a été bombardé commandant des opérations. P'tit Nicolas s'est vu nommer chauffeur. Un poste de confiance qui va comme un gant à ce caïd au sang froid. Gros Jeannot a pensé embarquer avec lui son pote Nimbus. Pas de pot, il s'est cassé la jambe. Le Lyonnais Roland a pu le remplacer. Il a déjà travaillé avec les anciens. Momon a invité son ami François le Marseillais. Ils se sont connus en conditionnelle, l'année précédente dans la région de Mulhouse. Ils ont tapé ensemble, dans une entente parfaite. Deux autres personnages complètent l'équipe en invités occasionnels. Originaires de Tarare et de Grenoble, ils sont dans le giron du parrain. Le parrain justement, il n'a pas oublié d'édicter la consigne en vigueur : la moitié du butin pour sa poche. Et pour ses relations haut placées, à n'en pas douter. On n'a pas fini d'en entendre parler. Tout est prêt. Le gang des Lyonnais peut écrire une des plus fameuses pages du banditisme français.

Strasbourg, mercredi 30 juin 1971, 8 h 55. Des gars en blouses blanches investissent discrètement la poste centrale de la capitale alsacienne. Ils montent au premier étage, sacoques en bandoulière. On dirait des ouvriers affairés. Personne ne remarque leurs postiches. Cinq membres de l'équipe se répartissent dans le long couloir qui mène à la chambre forte. Ils semblent tranquillement réparer un circuit électrique. Au même moment, cinq employés de la poste sont allés chercher un gros paquet d'argent liquide à la Banque de France. Ils ont enfourné huit sacs en toile, grand modèle, dans leur fourgon blindé. Comme d'habitude, les postiers sont escortés d'un équipage de police urbaine. Le

convoi parcourt cinq cents mètres, de la banque à la poste, selon un itinéraire invariable. Le pactole passe le pont du Théâtre, remonte l'avenue de la Marseillaise et, comme d'habitude, emprunte la rue Wencker pour atteindre une entrée latérale du grand bâtiment de style néogothique. Le convoi passe sous un porche et s'immobilise dans la cour intérieure de l'hôtel des Postes. Là, les policiers surveillent le transfert des sacs sur un chariot roulant. La routine. Ils saluent les postiers et font demi-tour. Les fonctionnaires de police ne sont pas autorisés à pénétrer dans les locaux postaux. Chaque administration garde jalousement ses prérogatives. On ne badine pas avec le règlement intérieur. Au revoir, à demain.

9 h 05. Quatre postiers passent une porte grillagée. Ils poussent le chariot dans un long couloir. Quarante-sept mètres, en direction du service caisse. Ils croisent trois ouvriers. Ils remarquent à peine deux autres silhouettes au bout du couloir. Ils discutent, de tout, de rien, comme d'habitude. Ils ont peut-être entendu parler à la radio, ce matin-là, du funeste retour de la mission soviétique Soyouz II. Après vingt-quatre jours en apesanteur, trois cosmonautes se sont posés à l'aube au Kazakhstan, dormeurs du Val en combinaisons blanches. Ils ont été victimes d'une dépressurisation, sacrifiés sur le front spatial de la guerre froide.

– Couchez-vous !

Les postiers sont tétanisés. Des gros calibres sont pointés sur eux. Le temps se dilate dans une éternité incroyable.

C'est un rêve ? Un film ? Qu'est-ce qui déraile dans l'ordonnement quotidien, d'un coup comme ça, sans prévenir ? Une voix insiste :

– Il ne vous sera fait aucun mal.

Un cri retentit. La réalité s'impose. C'est un hold-up. Un agent fuit, un autre reçoit un coup de crosse. Troublés par l'agitation, des employés entrebâillent la porte de leur bureau. Ils jettent un regard interdit dans le couloir. Juste le temps de voir s'éloigner le chariot. Le pactole a changé de mains. Deux gangsters assurent la couverture, armes au poing. Le chariot bifurque à gauche et disparaît. Les faux ouvriers dévalent un escalier. Ils franchissent une porte grillagée. Et passent la porte A, à gauche de l'entrée principale. Ils se retrouvent rue de la Marseillaise. À cet instant, une Estafette de marque Renault se positionne devant la porte. Les sacs en toile sont chargés par la porte coulissante. Un témoin voit partir la fourgonnette. Il distingue un fusil à canons superposés, pointé par la porte arrière entrouverte. C'est fini. Le coup a duré moins de cinq minutes. Pour un butin phénoménal : 11,6 millions de francs. Plus d'un milliard d'anciens francs. Un record. En francs constants convertis en monnaie européenne, on n'est pas loin des 13 millions d'euros.

9 h 30. L'alarme résonne dans la poste dévalisée. Des patrouilles de police quadrillent la ville. La gendarmerie dresse des barrages. Un hélicoptère décolle. Le gang des Lyonnais est déjà loin. Quelques minutes après le casse, un pêcheur voit arriver une Estafette de couleur claire près du plan d'eau de Plobsheim, à quinze kilomètres au sud

de Strasbourg. La Renault s'arrête. Le pêcheur voit sortir plusieurs individus qui se répartissent dans deux Citroën break, modèle ID 19, l'une grise, l'autre blanche. Le convoi s'évanouit. Ils ne sont pas quatre, cinq, ni même six selon les souvenirs variables des témoins. Ils sont huit. Le butin n'est pas allé en Belgique, ni même en Allemagne, comme l'a suggéré une rumeur qui attribuait l'attaque à la bande à Baader. Les versions les plus extravagantes se nourrissent des peurs du temps, des doutes, de l'incapacité à s'expliquer une opération aussi déconcertante. Le butin n'a pas pris l'avion, selon une autre idée longtemps entretenue. Non, les gangsters lyonnais filent tranquillement sur des petites routes de campagne. Un protagoniste précise :

– On roulait doucement. En traversant Strasbourg, on s'est même arrêtés aux feux rouges¹.

Le convoi rejoint les Vosges. Un camion l'attend. Un véhicule de 2,5 tonnes, spécialement conçu pour l'occasion. Une citerne a été fixée sur le plateau. Une trappe a été découpée pour communiquer avec l'arrière de la cabine bleue. Un peu rouillé, le camion donne l'apparence d'un engin poussif, que pourrait conduire en toute innocence un artisan sans histoires. C'est leur capsule à eux, anodine, anonyme. Avec un matelas posé au sol. Et huit sacs postaux en guise d'oreillers. Le camion-citerne rejoint Saint-Dié. Là, changement de véhicules. Deux voitures prennent le relais. Elles disposent de jerricans d'essence pour éviter des

1. Toutes les citations verbales ont été recueillies auprès des protagonistes de l'épopée du gang des Lyonnais et de sa traque, ou dans les procès verbaux de l'enquête judiciaire. Les citations textuelles entre guillemets sont tirées de livres et de documents.

arrêts aux stations-service. Le gang traverse tout l'est de la France, en suivant des itinéraires soigneusement préparés, pour contourner les barrages prévisibles, les carrefours trop voyants, les localités trop peuplées. Cette manière de filer à travers les mailles du filet, ils appellent ça leurs « cavales ». Leur marque de fabrique. Des préparatifs d'enfer pour un rallye au ralenti. L'équipe arrive le soir à Bourg-en-Bresse, dans l'Ain. Les armes sont remisées, les voitures et le camion découpés en copeaux de ferraille. Le butin est planqué dans un garage, gardé à tour de rôle en attendant le partage.

À Strasbourg, la police est persuadée d'une chose. D'avoir affaire à une équipe de professionnels de haute volée. L'action relève d'une maîtrise parfaitement calibrée. Par comparaison, on évoque le hold-up de la poste de Chambéry, perpétré fin 1970. On rappelle aussi le casse de la poste de Beaune, dans les années soixante. Bonne pioche. Ces coups-là s'inscrivent effectivement dans une lignée lyonnaise qui ne doit rien au hasard. Pour l'heure, les enquêteurs ignorent tout des ouvriers postichés. En premier lieu, ils sont frappés par leur collection de véhicules. L'Estafette du hold-up est retrouvée dans la clairière dite des Sept-Ecluses, près du plan d'eau de Plobsheim. Vide. Il ne reste qu'une pièce d'un centime. Le détail fait l'effet d'un joli pied de nez des audacieux Mandrin. Du pain bénit pour les journalistes. La fourgonnette est dotée de fausses plaques d'immatriculation, soigneusement ouvragées. Elles sont faites de bandes adhésives, de peinture métallisée détournée au crayon jaune. Des résidus de toiles d'araignées sur les phares laissent penser que le véhicule a dormi à la campagne. À propos des deux Citroën break, un

autre témoin affirme qu'elles étaient stationnées sur le chemin forestier depuis 7 heures du matin. Un conducteur de travaux du service de la navigation rapporte aux journalistes :

– J'ai pensé qu'ils appartenaient à des pêcheurs. Je les ai cherchés pour leur demander si ça mordait, mais je n'ai vu personne.

Le même employé a assisté plus tard au transbordement entre l'Estafette et les deux voitures. Selon d'autres témoins, les Citroën ont emprunté un chemin d'EDF pour rejoindre la route nationale 68. Un des breaks disposait d'un gyrophare bleu sur le toit. Dans les deux jours qui suivent, trois autres fourgonnettes de même marque sont retrouvées à Strasbourg, déposées en trois endroits distants de quelques kilomètres. Leur positionnement trace l'itinéraire de fuite des gangsters à travers la ville, du quai Zorn à la rue du Petit-Rhin. Pour les enquêteurs, ces véhicules étaient sûrement destinés à fournir des relais en cas de pépin. Les Estafette Renault ont toutes été volées à Metz, en Moselle, entre décembre 1970 et mars 1971. Les bandes adhésives des fausses plaques sont semblables. Un vêtement, trouvé dans la fourgonnette de la clairière, appartient au propriétaire d'une autre Estafette abandonnée en ville. C'est bien la preuve d'un lien entre tous ces véhicules. La belle affaire. Les braqueurs n'ont pas laissé leur adresse dans les poches. Le vêtement ne fait que confirmer le niveau d'organisation des braqueurs. Ils avaient volé au moins six véhicules, plusieurs mois à l'avance. Des pros, des vrais. Dans une Estafette, un disque de stationnement accentue l'ironie de la situation. Il porte un slogan : « Confiez vos économies à la Caisse d'épargne de Metz. » Cette fourgonnette a été volée à un boulanger. Sur le coup,

ce détail ne retient pas l'attention. Plus tard, bien plus tard, cet élément s'avérera capital, au plus fort de l'enquête sur le gang des Lyonnais.

Au SRPJ de Strasbourg, l'ambiance n'est pas trop à la rigolade. Les indices sont maigres. Les gangsters ont laissé un seul foulard jaune dans la bataille, tombé dans le couloir au moment de l'attaque. L'empreinte génétique n'a pas encore été inventée. Le foulard fait l'effet d'un mouchoir qu'on agite sur le quai de la gare, pour un voyage sans retour. Les signalements sont tout aussi évidents. Un témoin a décrit l'abondante chevelure blonde d'un assaillant. Un autre a remarqué une moustache et un nez proéminent. C'est carnaval dans les témoignages. À côté, les portraits-robots font pâles figures. On dirait des croquis inachevés. Pas vraiment de quoi identifier ce commando aux méthodes militaires. La rareté des indices pousse les enquêteurs à proposer une forte récompense : 100 000 francs contre une solide indication. Ce qui réveille bien des vocations de chasseurs de prime. Les coups de fil pleuvent sur la PJ alsacienne. Plus de deux cents appels dans la semaine. Rien de déterminant en retour. Juste une masse de pistes improbables à étudier. Une autre rumeur suggère que le butin a suivi la caravane du cirque Pinder. Là encore, il faut vérifier. Peine perdue. Les gangsters n'étaient pas dans la cage aux lions. Les enquêteurs se lancent alors dans un ratissage de grande envergure, en espérant récolter le début du commencement d'une petite piste. Ils procèdent aux auditions systématiques du millier d'employés de l'hôtel des Postes. On en compte quatre cent cinquante pour le seul rez-de-chaussée. Les policiers explorent

l'hypothèse d'un complice intérieur, d'une taupe. En vain. On recherche tous azimuts. La police mise sur une erreur de ses adversaires. C'est classique, basique. Les photos des plaques minéralogiques des Estafette s'étalent dans les journaux. La diffusion n'inspire aucun témoin providentiel. Mais elle fait des heureux. 6-4-1 : des turfistes touchent le tiercé dans l'ordre en jouant les premiers numéros de l'Estafette du hold-up!

Les enquêteurs cherchent à reconstituer les événements à partir des moindres détails, façon puzzle en vrac. Un bout de papier froissé les intrigue. Un sachet de chocolats *Treets* a été glissé dans le canon de la serrure de la porte de sortie empruntée par les braqueurs. Cette porte relie deux parties du bâtiment : la recette principale et l'escalier qui mène au service des abonnements téléphoniques. Elle était condamnée depuis juillet 1969, date de travaux d'aménagement. Doublée d'une grille métallique, elle était équipée d'une simple serrure et d'un verrou de sûreté de marque courante, Zenith-Arnov. Les employés en avaient oublié l'existence. Au moment du braquage, les postiers avaient même pensé que les gangsters allaient tout droit buter contre cet accès condamné. Et pourtant, c'est bien par là qu'ils ont directement gagné la rue et le jackpot. Ils ont réussi à tourner le verrou de sûreté ainsi que la serrure ordinaire, sans la moindre effraction. Ils ont fourré le sachet *Treets* dans cette serrure, avec la probable idée de retarder d'éventuels poursuivants. « Il fond dans la bouche, pas dans la main » : le slogan publicitaire des *Treets* est répété à l'envi dans les cours d'école. Sur l'instant, ce petit papier jaune

apparaît comme une fantaisie supplémentaire dans cette affaire indéchiffrable.

Dans le flot des auditions, trois employés rapportent une curieuse scène. Sept jours avant le braquage, deux serruriers s'étaient présentés à l'hôtel des Postes. Ils prétendaient avoir été envoyés par l'administration pour vérifier les fermetures. Dans cette grande ruche postale, personne ne s'était méfié de cette visite de contrôle. En écoutant ce récit, les enquêteurs tombent du placard. Ils comprennent l'astuce. Les gangsters étaient venus sur place en se faisant passer pour des serruriers. Le passage discret, la serrure changée, le numéro de série soigneusement limé. La sortie express. C'est le sésame, le coup de génie du hold-up de Strasbourg. Les deux gangsters ne s'étaient pas contentés de remplacer le verrou. Ils s'étaient offert le luxe de s'assurer que leur plan fonctionnait bien, en présence des postiers ! Un commissaire s'en étonne encore :

– En prime, ils avaient même comparé et essayé les clés en discutant avec les postiers.

Le sachet de *Treets* révèle que cette équipe est non seulement méthodique, déterminée, efficace, mais qu'elle fait preuve d'un toupet à toute épreuve. Cette boulette de papier jaune n'a pas fini de faire jaser. Un an après Strasbourg, les noisettes enrobées de chocolat reviendront dans l'enquête, en lien avec des Lyonnais dans le collimateur.

L'attaque de la poste de Strasbourg devient instantanément « le hold-up du siècle ». Dès le lendemain, les gangsters partagent la une des journaux avec les cosmonautes russes.

Les destinées se croisent dans l'actualité, comme deux récits irréels. « L'incroyable hold-up de Strasbourg » titre *Les Dernières Nouvelles d'Alsace*. Le montant record du butin inspire tous les superlatifs. En 1971, la baguette coûte 60 centimes, le timbre s'achète 50 centimes. Les gangsters ont empoché un milliard en cinq minutes dans un braquage net et sans bavure. De quoi rêver au pays d'Arsène Lupin. On en oublie les grèves qui agitaient les usines Renault au mois d'avril précédent. En ce mois de mai 1971, c'est tout juste si on retient le premier vol du Concorde 001 entre Toulouse et Dakar, en symbole d'une industrie conquérante. Dans cette France à la prospérité économique troublée de secousses sociales, le coup de Strasbourg fait sensation. Ce qui n'amuse guère un régime pétri d'ordre et d'autorité, encore groggy des révoltes étudiantes de 1968. Le gaullisme en fin de règne, bousculé par une jeunesse impatiente, n'entend pas se laisser ridiculiser par d'intrépides voyous.

Dans toute cette agitation, les flics cherchent à garder la tête froide. C'est toujours pareil. Quand une énorme affaire éclate, les ministères s'affolent, les préfets s'énervent. La hiérarchie est sous pression. Dans ces moments-là, il ne faut pas oublier les bases du métier, ne pas se laisser contaminer par la précipitation. Rester concentré. Les enquêteurs font des rapprochements. Depuis quelques mois, des gars en blouses qui roulent en Estafette sont apparus sur plusieurs hold-up. Mais aucun policier n'imagine l'ampleur de l'organisation qui s'est développée. Personne ne réalise qu'un gang lyonnais est à l'œuvre depuis plus d'un an et demi à une cadence infernale, en choisissant

des cibles éloignées de sa base, en empruntant des itinéraires préparés, testés à l'avance. Personne ne sait l'alchimie d'un groupe aux personnalités hors norme. La police obtient une vague petite indication géographique, en étudiant les deux Citroën vues dans la clairière de Plobsheim. Dans la liste des vols de voitures similaires, deux vols d'ID break apparaissent à Lyon et à Hauteville dans l'Ain. Elles n'ont jamais été retrouvées. Ces lieux de vols désignent la région lyonnaise comme un signe à peine perceptible. D'ici à établir la composition de l'équipe, il y a un pas. C'est l'histoire d'une traque qui va prendre deux ans et demi. Une course-poursuite aux dimensions inégalées dans la grande histoire des chasseurs et des voleurs. Avec des techniques inédites, expérimentales, des deux côtés. Et encore, le coup de Strasbourg n'a jamais été officiellement élucidé. Il a toujours été collé aux Lyonnais sous forme de supposition. Strasbourg, c'est l'Arlésienne des Lyonnais. La police a toujours cherché à l'accrocher à son palmarès, sans jamais y parvenir. Paradoxalement, c'est une affaire qui va fournir des pistes déterminantes pour remonter jusqu'au gang ds lyonnais. Grâce à un informateur providentiel, et le petit sachet de *Treets*.

Le hold-up de Strasbourg concentre toute l'histoire du gang des Lyonnais. Une équipe insaisissable qui s'est illustrée de 1970 à 1974 par une collection inégalée de braquages des plus perfectionnés. C'est Jean Augé, dit Petit Jeannot, 48 ans, qui a lancé le projet de Strasbourg. Le parrain de Lyon a placé ses hommes. Le commandement des opérations a été confié à Joanny Chavel, 34 ans, dit Gros Jeannot. Revenu de la guerre d'Algérie au grade de caporal-chef, il

a insufflé sa connaissance des armes et des cartes d'état-major, dignes des méthodes de commando. Nicolas Caclamanos, 41 ans, *alias* Nick le Grec, *alias* P'tit Nicolas, a pris la place du chauffeur, au volant de la fourgonnette. Chavel et Caclamanos, en lien direct avec Augé, avaient sollicité Pierre Pourrat, 45 ans, *alias* Patrick, *alias* le Docteur.

Dans les premiers mois de leurs activités, Chavel, Caclamanos et Pourrat avaient intégré Edmond Vidal, 26 ans, dit Momon, issu d'une histoire bien différente. Au moment des préparatifs, la composition de l'équipe a évolué. Claude Guerry, dit Nimbus, proche de Chavel, s'est désisté pour cause de jambe cassée. Deux hommes ont alors intégré le groupe : le Lyonnais Roland Lièvre et le Marseillais François Favre. Enfin, deux personnages âgés d'une quarantaine d'années, jamais identifiés, ont complété le groupe de Strasbourg, recrutés par Augé.

Mercredi 30 juin 1971, dans l'espace confiné de la citerne. De retour de mission, les gangsters savourent leur réussite, en état d'apesanteur. C'est toujours pareil. La peur qui se dissout dans l'action. Cet étrange calme après coup. Cette jubilation au goût d'adrénaline. Et cette petite amertume qui ne laisse jamais vraiment tranquille. Les craintes du lendemain. Le Milieu se nourrit de trahisons, comme une tragédie grecque où le Colt 45 aurait remplacé la ciguë. Une parole en l'air, un faux pas. La moindre erreur peut compromettre toute l'équipe. Ne pas se laisser griser par ce tas de pognon. Rester concentré. Dans la citerne, personne n' imagine encore dans quel sens va tourner le vent de l'histoire. Chavel, Caclamanos, Pourrat, Vidal, forment

le groupe originel du gang des Lyonnais. Durant ses quatre années d'activités, le gang est constitué d'un noyau dur d'une petite dizaine d'hommes. L'équipe varie en fonction des disponibilités et de l'ampleur du coup monté. Les rôles sont répartis selon les compétences. De trois à huit hommes passent à l'action. Des invités extérieurs apparaissent à de rares reprises. Dans la première période, les braqueurs aux accointances politiques tiennent le flambeau, sous la coupe d'Augé. Progressivement, une nouvelle garde prend une place prépondérante, emmenée par Edmond Vidal. Le hold-up de Strasbourg marque l'apogée de l'histoire du gang des Lyonnais, à la charnière de son histoire. Il réunit les anciens et les modernes, à la croisée des chemins.

L'héritage chargé des ancêtres

*Dans les années soixante, Petit Jeannot règne sur la pègre/
Un truand parle de sa carte tricolore/Pourquoi la peur règne
à l'hôtel de police/On découvre que la DS du défunt parrain a
été téléguidée à Alger.*

Remonter le temps. Jusqu'aux origines. Partir des années soixante. Suivre le parcours des ancêtres. Pour savoir ce qu'ils ont laissé en héritage et explorer l'arbre généalogique du banditisme lyonnais. Aux racines, un petit bonhomme au caractère teigneux, sous des airs élégants. Le parrain, le seul. Jean Augé, dit Petit Jeannot, né le 11 janvier 1923 à Marnia, en Algérie. Son appellation n'est pas usurpée. Ses activités sont multiples, passant allègrement de la pègre aux basses besognes politiques, dans un grand mélange des genres. Il contribue à former des équipes de casseurs et de braqueurs. Suivre sa trajectoire, c'est comprendre comment se rencontrent les premiers fondateurs du gang des Lyonnais. C'est

comprendre pourquoi, à sa naissance, il est traversé de courants historiques incompatibles.

Jean Augé se fait remarquer dès qu'il met les pieds en métropole. À 17 ans, il est impliqué dans une violation de domicile à Grenoble. À 20 ans, en pleine Seconde Guerre mondiale, il est très actif, même si c'est sans grande conviction. Il ne choisit pas véritablement son camp. Selon la version la plus compromettante, il aurait œuvré dans les grandes largesurs aux côtés de la Gestapo, avant de sentir le vent tourner. Il aurait abattu deux Allemands dans un bar à Lyon, pour gagner en toute facilité ses galons de résistant de la dernière heure. Une thèse moins désobligeante lui prête un soutien auprès des maquisards de la région de Grenoble : il aurait commis des braquages pour aider la Résistance. Non sans perdre de vue ses propres intérêts, en prélevant sa dîme sur les butins. Une habitude qui ne le quittera plus. À la Libération, le cambriolage d'un bureau de ravitaillement lui vaut deux ans et demi de prison, prononcés par la cour d'assises en 1951. Collabo ou résistant, un peu des deux, Jean Augé oublie de se ranger une fois la guerre terminée. Il rejoint la cohorte des criminels bien décidés à poursuivre leurs activités, avec un sens aigu de l'adaptation aux aléas historiques. Ses faits d'armes, réels ou supposés, donnent tout son poids au personnage. Ils lui procurent une aura permanente. Et lui assurent surtout des relations durables, nouées aux franges des services spéciaux.

Après la guerre, Jean Augé s'implante à Lyon. Il est patron du bar le Glacier, rue Tupin. En homme d'affaires

entreprenant, il investit dans plusieurs établissements de nuit : la Grange au Bouc, quai de Saône, le Whisky Club. Dans ces lieux de rencontres interlopes se croisent les flics, les voyous, les notables. Augé élargit ses activités au commerce d'alcool, *via* la société Europe Anis. Ce qui lui ouvre des connexions en Suisse, en Espagne. Il investit le secteur juteux des machines à sous, en créant l'entreprise de location Lyon Automatique. Sur ce terrain, il se heurte à un sérieux concurrent, de sa génération : Jean Schnaebelé.

À la différence d'Augé, Schnaebelé, ancien cheminot réquisitionné par les Allemands, a clairement choisi son camp pendant la guerre. Il s'est entièrement engagé dans la Résistance, au sein des maquis de Saône-et-Loire. Arrêté, il reste plus de deux ans en captivité. Il parvient à s'évader et combat aux côtés des Américains. Son neveu confie :

– On lui colle une étiquette dans le banditisme, on raconte tout et n'importe quoi, il ne faut pas oublier cette vraie période de sa vie.

Après la guerre, il laisse son entreprise de transports de Chalon-sur-Saône pour investir dans les jeux, inspiré par les flippers et autres billards électriques venus d'outre-Atlantique. D'abord à Mâcon, ensuite à Lyon, où Augé le voit arriver d'un très mauvais œil. Quand ses machines tombent en panne, Schnaebelé se rend compte que de l'acide a été versé dans les circuits électroniques. En 1967, il est même enlevé par de faux gendarmes qui le séquestrent toute une nuit contre une amende. Ce qui ne l'empêche pas de faire fortune à la force du poignet. Il peut s'offrir un avion, sa passion. Jean Schnaebelé ne rechigne pas à transporter

d'anciens compagnons d'armes, devenus des hommes politiques de haut rang, comme Louis Joxe, député gaulliste, futur garde des Sceaux. Cette proximité avec plusieurs personnages politiques implantés dans les rouages de l'État lui donne la réputation d'un autre parrain, tirant des ficelles invisibles au pays de Guignol. Ce qu'il a toujours contesté. N'empêche, son nom est cité dans le sillage du gang des Lyonnais.

Évoquer Schnaebelé, c'est entendre la rumeur qui a longtemps dit que son avion s'était posé à Strasbourg le jour du hold-up, avec pour mission le convoyage express du butin, à destination des caisses du Service d'action civique, le sulfureux SAC. Personne n'est venu étayer cette spéculation. Aujourd'hui, plusieurs protagonistes tordent le cou à cette hypothèse longtemps entretenue. L'avion n'était pas au rendez-vous : plus discrètement, c'est un camion-citerne qui attendait le gang des Lyonnais sur la route du retour.

Ces rumeurs se nourrissent des relations opaques qu'entretiennent les milieux politiques et le Milieu tout court. Les cartes se brouillent dans le tumulte historique. L'Algérie marche vers l'indépendance. Le général de Gaulle accompagne le vent de l'Histoire, par étapes, jusqu'aux accords d'Évian en 1962. Les gaullistes se déchirent entre les fidèles qui acceptent le désengagement progressif de la France, et ceux qui ressentent la fin de l'empire colonial comme une incompréhensible trahison. Dans cette guerre civile qui ne dit pas son nom, le pouvoir laisse prospérer de sombres méthodes. Les fronts sont multiples. La lutte contre les

partisans acharnés de l'Algérie française trouve des relais souterrains. Les campagnes sanglantes de l'organisation armée secrète (OAS) déclenchent des répliques impitoyables. Les voyous s'engouffrent dans les frontières pulvérisées de la légalité. Jean Augé participe à la guerre d'Algérie, à sa façon. En offrant ses services. Comme il a déjà su le faire. Plusieurs chroniqueurs, en contact avec des témoins directs, évoquent son passage en Algérie, aux côtés d'un autre truand, sous les ordres du commandant René Poste. Cet officier de la Sécurité militaire a été assassiné en octobre 1961 à Alger dans une action revendiquée par l'OAS. Attentats, expéditions punitives, Augé trempe jusqu'au cou dans l'activité barbouze. On lui attribue une façon toute personnelle de mener des interrogatoires, arrachant l'œil des prisonniers. D'où un surnom évocateur : la Cuillère.

À la même époque, un jeune commissaire est affecté en police judiciaire à Alger, avec la délicate mission de compter les points, les morts et chercher la source des exactions. Le commissaire arrive parmi les premiers dans la funeste villa d'El Biar, théâtre d'une tuerie. Dix-neuf agents troubles ont été exécutés dans une opération barbouze. Dix ans plus tard, ce commissaire sera nommé à la PJ de Lyon. Il deviendra le directeur de l'enquête consacrée au gang des Lyonnais. Par un curieux hasard de l'Histoire, il a donc croisé les pas d'Augé en Algérie. Le commissaire Pierre Richard confie :

– Je ne le connaissais pas à l'époque, mais j'ai su que Augé était passé dans ces lieux. Il était totalement protégé par les services secrets militaires. C'était lui le seul parrain.

De retour à Lyon, Jeannot Augé installe son statut de *big boss* dans une villa cossue de Saint-Didier-au-Mont-d'Or, dans la campagne résidentielle de l'ouest lyonnais. Notable le jour, truand la nuit. Ses affaires prospèrent, son règne s'étend, affublé d'une intraitable réputation. En quête de reconnaissance, il fréquente autant les clubs huppés de la haute bourgeoisie, et dans le même temps s'occupe des bars de nuit où se trament les coups tordus. Selon Pierre Mérindol, journaliste au *Progrès*, observateur averti de la vie lyonnaise, il fait merveille dans une ville où les mauvais garçons se mêlent avec gourmandise à une bonne société peu farouche. L'avocat André Soulier se souvient :

– Jean Augé était toujours tiré à quatre épingles, vêtu d'alpaga, petit, s'occupant de sa forme physique, d'une courtoisie totale, jamais un mot plus haut que l'autre, à l'extérieur. Il avait pour lui le passé de la Résistance, la lutte contre l'OAS en Algérie, vous imaginez l'autorité qu'il en retirait, c'était exceptionnel.

Du haut de ses cinquante ans de barreau, l'avocat lyonnais sait de quoi il parle. Il se retrouvera sur les bancs de la défense au procès du gang des Lyonnais. En attendant, lancé par Joannès Ambre, il fait des débuts fracassants. En guise de premier dossier pénal, maître Soulier a l'occasion d'assister Jean Augé. En 1965, le fameux truand est accroché dans une nébuleuse histoire de vrais faux papiers. L'affaire illustre parfaitement sa double appartenance, ses utiles relations. Orientée par un appel anonyme, la police judiciaire a trouvé deux valises dans un bar, rue Gasparin. À l'intérieur, des armes, des munitions et des papiers d'identité. Une

carte d'identité vierge porte la photo de Jean Augé. Elle a été délivrée par la préfecture de police d'une série XA, produite en 1962 pour des agents spéciaux envoyés en Algérie. À proximité de ce matériel compromettant, les enquêteurs trouvent aussi un maillot de cycliste. Un maillot comparable à celui habituellement porté par le parrain sportif. Augé est arrêté, entendu par le juge d'instruction Roger Robin, dans un petit bureau du palais de justice des 24 Colonnes. L'affaire lui vaut un renvoi au tribunal correctionnel pour détention de faux papiers.

Au procès, un ancien officier de la Sécurité militaire et un commissaire de la Sûreté nationale viennent témoigner en sa faveur. Ils confirment à la barre qu'Augé a bien été doté de documents attribués aux agents spéciaux. Relaxé en correctionnelle, l'agent double s'en tire en appel avec cinq mois de prison et 8 000 francs d'amende. Le nuage est passé sans grand dommage. Augé peut reprendre le cours de ses activités. Les services rendus lui assurent les coudées franches pour élargir son champ d'action, multicarte, c'est le cas de le dire. Le commissaire Pierre Richard résume :

– Jeannot Augé était un affairiste, très doué pour la politique.

La vie politique lyonnaise offre un contexte particulièrement porteur à l'ascension d'Augé. Elle s'organise en deux pôles de pouvoirs. D'un côté l'hôtel de ville, de l'autre les sièges de députés. Les rôles se répartissent dans une sorte de paix des braves, à moins qu'il ne s'agisse d'un Yalta bien orchestré. La municipalité connaît une continuité aux douces saveurs radicales, comme protégée des courants d'air

historiques. Après cinquante ans de règne d'Édouard Herriot, Louis Pradel s'est installé dans le fauteuil de maire depuis le 14 avril 1957. Cet ancien des Jeunesses radicales socialistes, classé au centre droit mais sans étiquette affichée, a déjoué tous les pronostics. Il l'a emporté après trois tours de scrutin au sein du conseil municipal, à l'issue de revirements aussi feutrés qu'impitoyables, typiques des coulisses lyonnaises. En même temps, les sièges de députés à l'Assemblée nationale ont enregistré une forte poussée gaulliste depuis le retour du général de Gaulle en 1958. En 1962, les députés UNR ont remporté toutes les circonscriptions lyonnaises destinées au palais Bourbon. Ce qui n'empêche pas le radical Louis Pradel de conserver la mairie en 1965, en gagnant haut la main un scrutin par listes bloquées. L'annonce d'une candidature du célèbre alpiniste Maurice Herzog, parachuté à Lyon en mission gaulliste n'y a rien changé. En 1968, neuf des dix sièges de députés tombent à nouveau dans l'escarcelle gaulliste. Le radical Pradel renouvelle sa performance municipale en 1971. Durant cette longue période, la ville est transfigurée par d'intenses programmes de constructions : le métro, le centre d'échanges de Perrache, l'autoroute, le quartier de la Part-Dieu : l'antique terre lyonnaise est submergée d'un urbanisme massif, à la mode, en béton.

Les grands idéaux cèdent le pas au pragmatisme utilitaire. Les luttes de pouvoir font rage. Radicaux et gaullistes, les deux camps s'observent à distance. André Soulier résume la situation politique lyonnaise :

– Sur le plan municipal, c'est le règne absolu de Louis Pradel mais il n'a aucun pouvoir sur l'Administration.

Les députés, eux, sont liés au pouvoir central. Dans le camp gaulliste, la période algérienne laisse des traces, oppose des clans. Jacques Soustelle, député du Rhône, ministre de l'Information dans le sillage du Général, a été exclu de l'UNR, poursuivi pour atteinte à la sûreté de l'État en raison de son engagement pour l'Algérie française – ce qui ne l'empêchera pas de revenir conquérir son siège de député du Rhône en 1973. Dans les rangs gaullistes, figurent Henri Guillermin, qu'on surnomme le Pacha depuis la Résistance ; Edouard Charret, élu de la Croix-Rousse, qu'on surnomme plus prosaïquement « Serre-la-louche ». La vie politique passe par la Belle Cordière, établissement tenu par Toussaint Vacca, originaire de Bonifacio. Sa superbe allure aurait fait dire à un ami au fort accent corse :

– Si tu avais fait du cinéma, Jean Gabin, il aurait joué les pédales.

Jacques Soustelle, Roger Frey, Charles Béraudier et bien d'autres, fréquentent ce haut lieu de rendez-vous, situé à deux pas du *Progrès*. La rue est animée jusqu'à des heures avancées de la nuit au rythme des rotatives du journal. Les ouvriers de l'imprimerie et les journalistes fréquentent assidûment la Belle Cordière, où se croisent toutes sortes de catégories de population. Les frontières de la politique sont poreuses après de longues années troublées. Des gaullistes défendent bec et ongles leurs positions. Féroces, les campagnes électorales coûtent cher.

Dans cet environnement agité, Jean Augé se présente en compagnon de route providentiel. Ses activités participent aux financements politiques. Son personnel est mis à

ILS ONT COLLABORÉ À CE LIVRE :

PIERRE FOURNIAUD
DIRECTION ÉDITORIALE ET COORDINATION

ERINE EHRHARD
CORRECTION

BRUNO RINGEVAL
COMPOSITION

DONATA JANSONAITE J
IMPRESSION

MARIE-ANNE LACOMA
SUIVI COMMERCIAL ET PROMOTIONNEL

LES ÉQUIPES DU CDE ET DE LA SODIS
DIFFUSION ET DISTRIBUTION

LES LIBRAIRES
COMMERCIALISATION ET PROMOTION

DÉPÔT LÉGAL : FÉVRIER 2021
IMPRIMÉ EN UE

